

* Commentaires du 23 juin 2013 *

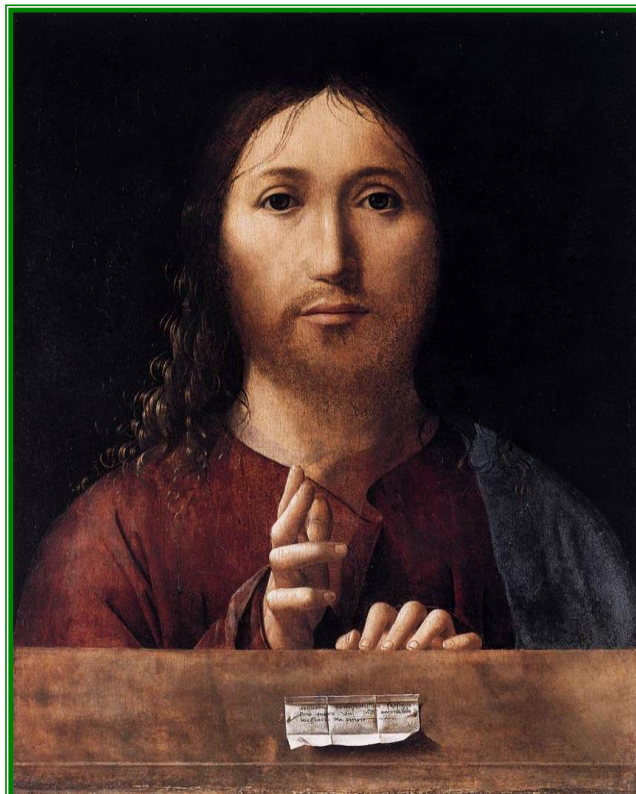
**Les exégèses de Mme
Marie-Noëlle Thabut**



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

12^{ième} dimanche – ordinaire – 23 jui 2013 – Année C

» Pour vous, qui suis-je ? «



Antonello da Messina, 1465

1. Les textes de ce dimanche

1. Za 12, 10-11a ; 13, 1
2. Ps 62/63 : 2, 3-4, 5-6, 8-9
3. Ga 3, 26-29
4. Lc 9, 18-24

PREMIÈRE LECTURE : Za 12, 10-11a ; 13, 1

Lecture du livre de Zacharie

12

Parole du Seigneur :

En ce jour-là,

10 je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit qui fera naître en eux bonté et supplication. Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé ; ils feront une lamentation sur lui comme sur un fils unique ; ils pleureront sur lui amèrement comme sur un premier-né.

11a En ce jour-là, il y aura grande lamentation dans Jérusalem.

13

1 En ce jour-là, il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Za 12, 10-11a ; 13, 1

Voilà un texte qui nous concerne au plus haut point : car l'une des questions que nous nous posons souvent, c'est « On dit que Jésus est le Sauveur... De quoi Jésus nous sauve-t-il ? Et comment ? » Or, les premiers Chrétiens se la posaient tout comme nous ; et spontanément, ils sont allés chercher la réponse dans ce texte de Zacharie. La réponse est double : premièrement, de quoi Jésus nous sauve-t-il ? Il nous sauve de la haine, de la violence, de l'égoïsme qui sont l'origine de tous nos maux. Pour reprendre l'expression d'Ézéchiel, il change nos cœurs de pierre en cœurs de chair. Zacharie parle « d'un esprit qui fera naître en nous bonté et supplication ». Deuxièmement, comment Jésus nous sauve-t-il ? Réponse : en livrant son corps transpercé à nos regards. C'est de Zacharie que Saint Jean a repris dans le récit de la Passion la fameuse phrase « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé ». Et Zacharie continue : « il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure ».

Il restera à nous demander si ce salut est bien accompli, alors que l'humanité continue à vivre dans la haine, la violence, les égoïsmes et les désordres de toute sorte ?

Pour l'instant, je reprends le texte dans l'ordre. L'expression « En ce jour-là » revient plusieurs fois pour dire qu'il s'agit d'un accomplissement attendu depuis toujours. « Ce jour-là », sous-entendu, c'est le Jour du Seigneur : le jour que Dieu lui-même attend, le jour pour lequel il a créé le monde et l'humanité ; le jour qui verra l'aboutissement de son projet. «

En ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem... » Pour tout lecteur juif, cette phrase est une allusion à la venue du Messie : chaque fois que la Bible parle de la maison de David, c'est du Messie qu'il s'agit. Et ce fameux « Jour » de Dieu, c'est justement le jour où le Messie accomplira le projet de salut de Dieu.

Le problème, c'est que, depuis l'exil à Babylone, il n'y a plus de roi à Jérusalem et encore moins de descendant de David sur le trône. Et pourtant, ici, chez Zacharie, l'allusion est claire : « En ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem... » : cela veut dire que, malgré les apparences, la maison de David n'est pas disqualifiée, Dieu poursuit son projet avec elle... cela veut bien dire aussi que Jérusalem, entendez, le peuple d'Israël, reste le peuple élu pour apporter à l'humanité le salut qu'elle attend. Continuons le texte : « je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit qui fera naître en eux bonté et supplication ». Les temps messianiques débiteront donc par la conversion de Jérusalem et du peuple élu.

« Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » : si je comprends bien, le message de Zacharie est le suivant : le Messie sera d'abord transpercé (c'est-à-dire méconnu, rejeté, tué) ; mais ensuite, les yeux de son peuple s'ouvriront et ils le reconnaîtront comme le Messie. Et alors, ils regretteront amèrement leur conduite, ils le pleureront, ils porteront le deuil : les expressions « ils feront une lamentation sur lui comme sur un fils unique, ils pleureront sur lui amèrement comme sur un premier-né ; il y aura grande lamentation dans Jérusalem... » sont des allusions aux habitudes du deuil ; et bien sûr, le rejet du Messie sera compris après coup comme le meurtre de l'être le plus précieux.

Et alors avec les yeux, ce sont les cœurs qui s'ouvriront : Ezéchiel avait dit quelque chose de semblable : « Je vous donnerai un cœur neuf, et je mettrai en vous un esprit neuf ; j'enlèverai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair » (Ez 36, 26) : quand le texte parle de bonté et supplication, de lamentation, de larmes amères, il dit bien que les cœurs de pierre se sont enfin brisés : ils sont devenus des cœurs de chair. Et au fur et à mesure que nos cœurs de pierre se brisent, pour laisser la place au cœur de chair qui est en chacun de nous, nous découvrons nos complicités : tout ce que nous laissons faire par indifférence, ou par lâcheté ; c'est Ezéchiel encore qui dit : « Le dégoût vous montera au visage à cause de vos péchés et de vos abominations » (Ez 6, 9 ; 20, 43 ; 36, 31). Quand on est adultes et conséquents, on ne peut pas s'en « laver les mains », à la Pilate. « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » : même ceux qui n'ont pas physiquement participé au meurtre découvriront leur complicité. Et alors il y aura grande lamentation dans Jérusalem tout entière, c'est-à-dire dans le peuple tout entier.

Reste la dernière phrase du texte : « En ce jour-là, il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure ». Mystérieusement, on a bien l'impression que la conversion du peuple sera le fruit de cette mort injuste. Qu'il faudra que le Messie aille jusque-là pour que les yeux, (pour que le cœur) de son peuple s'ouvrent...

Au fond, j'entends là que le péché, la souillure c'était justement ce cœur de pierre, ces yeux fermés, le refus de reconnaître nos complicités. Mais le meurtre injuste du Messie fera jaillir une source, un torrent qui emportera tout, qui balayera tout. Saint Jean, qui, visiblement, connaissait bien le livre de Zacharie, dira plus tard « un fleuve d'eau vive ».

Reste un problème de taille : tout s'est bien passé comme Zacharie l'avait dit : le Messie a été effectivement transpercé ; mais on ne peut pas dire que la transformation du cœur de l'homme soit totale et définitive ; que répondre sinon que Dieu nous a créés libres : à nous d'accepter de lever les yeux. Il ne nous convertira pas de force.

Compléments

- On voit bien ici les affinités avec Isaïe 53 : la conversion des bourreaux ne peut naître que du pardon accordé par la victime.

- Le livre de Zacharie est généralement considéré comme l'œuvre de deux prophètes différents : le premier aurait prêché vers 520 av. J.C. ; sa prédication comprend les chapitres 1 à 8 ; le second (on l'appelle le « Deutéro-Zacharie ») serait beaucoup plus tardif, probablement vers 300 av. J.C. ; sa prédication comprendrait les chapitres 9 à 14.

On peut entendre des échos du Deutéro-Zacharie dans le Nouveau Testament : Mt 21, 4-5 / Jn 12, 15 ; Mc 14, 27 / Mt 26, 31 ; Mt 27, 9-10 ; Jn 19, 37 ; + Ap 1, 7 ;

PSAUME : Ps 62/63 : 2, 3-4, 5-6, 8-9

R/ Levons les yeux vers le Seigneur : il nous sauve par sa croix.

Psaume 62/63

2 Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :
mon âme a soif de toi ;
après toi languit ma chair,
terre aride, altérée, sans eau.

3 Je t'ai contemplé au sanctuaire,
j'ai vu ta force et ta gloire.

4 Ton amour vaut mieux que la vie :
tu seras la louange de mes lèvres !

5 Toute ma vie je vais te bénir,
lever les mains en invoquant ton nom.

6 Comme par un festin je serai rassasié ;
la joie sur les lèvres, je dirai ta louange.

8 Oui, tu es venu à mon secours :
je crie de joie à l'ombre de tes ailes.

9 Mon âme s'attache à toi,
ta main droite me soutient.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 62/63 : 2, 3-4, 5-6, 8-9

- « Mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi... » Tout ce psaume est écrit à la première personne du singulier ; mais, comme toujours dans les psaumes, ce singulier est collectif : c'est le peuple d'Israël tout entier qui peut dire « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube » ...

- Et quand il dit « dès l'aube », il veut dire depuis l'aube des temps, car depuis toujours, le peuple d'Israël est en quête de son Dieu. « Mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau » : en Israël, ces expressions sont très réalistes : la

terre désertique, assoiffée, qui n'attend que la pluie pour revivre, c'est une expérience habituelle, très suggestive.

- Depuis l'aube de son histoire, Israël a soif de son Dieu, une soif d'autant plus grande qu'il a expérimenté la présence, l'intimité proposée par Dieu. Il va jusqu'à dire « Mon âme s'attache à toi », ce qui est une expression très forte : littéralement il faudrait traduire : « mon âme adhère à toi, mon âme est suspendue... accrochée à toi, elle se presse contre toi ».

- Pour exprimer son expérience de relation à Dieu, le peuple élu se compare à un lévite : les lévites, (c'est-à-dire les membres de la tribu de Lévi) étaient par naissance consacrés au service du Temple de Jérusalem et ils y passaient le plus clair de leur temps. Il faut lire ce psaume en décodant les images : Israël est comme un lévite.

Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer dans ce psaume de multiples allusions très concrètes à la vie quotidienne d'un lévite dans le temple de Jérusalem. Je les reprends :

- « Je t'ai contemplé au sanctuaire » : seuls ils avaient accès à la partie sainte du Temple... « Toute ma vie, je vais te bénir » ; effectivement toute la vie du lévite était consacrée à la louange de Dieu... « Lever les mains en invoquant ton nom » : là nous voyons le lévite en prière, les mains levées... « Comme par un festin je serai rassasié » : certains sacrifices étaient suivis d'un repas de communion pour tous les assistants, et d'autre part, vous savez que les lévites recevaient pour leur nourriture une part de la viande des sacrifices ...

- Enfin l'allusion la plus flagrante c'est « je crie de joie à l'ombre de tes ailes » : voilà une expression qu'on ne peut comprendre que si on connaît les secrets de l'intérieur du Temple : là, dans le lieu le plus sacré, le « Saint des Saints », se trouvait l'Arche d'Alliance ; pour nous, ce n'est pas très facile de nous représenter l'Arche d'Alliance : quand nous disons Arche aujourd'hui, nous risquons de penser à une œuvre architecturale imposante : les Parisiens penseraient peut-être à ce qu'ils appellent la Grande Arche de la Défense... Pour Israël, c'est tout autre chose !

Il s'agit de ce qu'ils ont de plus sacré : un petit coffret de bois précieux, recouvert d'or, qui abritait les tables de la Loi. Sur ce coffret, veillaient deux énormes statues de chérubins. Les « Chérubins » n'ont pas été inventés par Israël : le mot vient de Mésopotamie. C'étaient des êtres célestes, à corps de lion, et face d'homme, et surtout des ailes immenses. En Mésopotamie, ils étaient honorés comme des divinités... en Israël au contraire, on prend bien soin de montrer qu'ils ne sont que des créatures : ils sont représentés comme des protecteurs de l'Arche, mais leurs ailes déployées sont considérées comme le marchepied du trône de Dieu.

- Ici, le lévite en prière dans le Temple, à l'ombre des ailes des chérubins se sent enveloppé de la tendresse de son Dieu depuis l'aube jusqu'à la nuit.

- En réalité, ce lévite c'est Israël tout entier qui, depuis l'aube de son histoire et jusqu'à la fin des temps, s'émerveille de l'intimité que Dieu lui propose : et donc, à un deuxième niveau, c'est l'expérience du peuple qui affleure dans ce psaume : par exemple « mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau » est certainement une allusion au séjour dans le désert après la sortie d'Égypte et à l'expérience terrible de la soif à Massa et Meriba (Ex 17).

- « Je t'ai contemplé au sanctuaire » est une allusion aux manifestations de Dieu au Sinaï, le lieu sacré où le peuple a contemplé son Dieu qui lui offrait l'Alliance... « J'ai vu ta force et ta gloire » : dans la mémoire d'Israël, cela évoque les prodiges de Dieu pendant l'Exode pour libérer son peuple de l'esclavage en Égypte.

- Toutes ces évocations d'une vie d'Alliance, d'intimité sans ombre sont peut-être la preuve que ce psaume a été écrit dans une période moins lumineuse ! À un moment où il faut s'accrocher aux souvenirs du passé pour garder l'espérance. Car tout n'est pas si rose : la preuve, les derniers versets (que nous n'avons pas lus aujourd'hui), disent fortement, violemment même, l'attente de la disparition du mal sur la terre... Ce qui prouve bien que les croyants sont affrontés à la souffrance. Israël attend la pleine réalisation des promesses de Dieu, les cieux nouveaux, la terre nouvelle où il n'y aura plus ni larmes ni deuil.

- Dans la première lecture de ce dimanche, Zacharie annonçait la profonde transformation du cœur de l'homme : enfin les yeux et les cœurs s'ouvriront quand ils accepteront de lever les yeux sur le Messie transpercé. Le psaume 62 répond en écho : oui, ce jour béni viendra ; vous, peuple élu, en avez déjà un avant-goût ; en attendant sa venue pleine et définitive, recherchez l'intimité avec Dieu, attachez vous à lui, seule sa présence peut combler vos cœurs. « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi... Je t'ai contemplé au sanctuaire, j'ai vu ta force et ta gloire. Ton amour vaut mieux que la vie : tu seras la louange de mes lèvres ! »

Nous avons déjà eu des occasions de le voir, les psaumes sont toujours des prières collectives, mais ils se présentent comme le cri d'un individu isolé : c'est une mise en scène qu'on appelle le revêtement du psaume ; il faut alors lire : Israël est comme l'individu qu'on met en scène (ici un lévite).

DEUXIÈME LECTURE : Ga 3, 26-29

Lecture de la lettre de saint Paul Apôtre aux Galates

Frères,

3.

26

en Jésus Christ, vous êtes tous fils de Dieu par la foi.

27

En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ;

28

il n'y a plus ni juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus.

29

Et si vous appartenez au Christ, c'est vous qui êtes la descendance d'Abraham ; et l'héritage que Dieu lui a promis, c'est à vous qu'il revient.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Ga 3, 26-29

On sait que Paul s'adresse ici à la communauté chrétienne de Galatie à un moment où elle traverse une grave querelle. La phrase « Il n'y a plus ni juif ni païen, ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme... » n'en prend que plus de relief.

« Vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus », chaque jour qui passe nous démontre le contraire... Nous ne connaissons que trop de clivages, de racismes de toute sorte, tout aussi douloureux, tout aussi tenaces que ceux qui déchiraient les Galates... C'est là que nous sentons cruellement le fossé qui sépare l'espoir de la réalité. Et pourtant Paul insiste.

S'il insiste, justement, c'est pour nous inviter à dépasser les apparences : ce que nous appelons la réalité concrète n'est faite que de différences de sexe, de race, d'origine sociale... (et j'en oublie)... mais, nous dit Paul, ce ne sont que des apparences. Bien plus forte que toutes ces apparences, il y a notre unité profonde parce que, les uns et les autres, nous sommes greffés sur Jésus-Christ. Un même sang, une même sève coule dans nos veines, pourrait-on dire.

« Vous tous, que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ. » L'image du vêtement est superbe : le manteau du Christ nous enveloppe tous et il recouvre toutes nos particularités qui en deviennent accessoires ; comment ne pas penser à cette phrase du Père Teilhard de Chardin : « Dès l'origine des Choses un Avent de recueillement et de labeur a commencé... Et depuis que Jésus est né, qu'Il a fini de grandir, qu'Il est mort, tout a continué de se mouvoir, parce que le Christ n'a pas achevé de se former. Il n'a pas ramené à Lui les derniers plis de la Robe de chair et d'amour que lui forment ses fidèles ... » (Écrits de guerre - 1916).

Concrètement, si Paul insiste, c'est parce que la question se pose : le texte lui-même dit bien où se situaient les problèmes... quand Paul dit : « Il n'y a plus ni juif ni païen », cela veut bien dire qu'entre anciens juifs et anciens païens devenus chrétiens, il y avait de sérieuses divisions ; de la même manière, les deux propositions suivantes : « il n'y a plus ni esclave ni homme libre » et « il n'y a plus l'homme et la femme » laissent deviner quelles divisions Paul appelle les Galates à surmonter.

Notons au passage qu'on ne peut pas accuser Paul de misogynie : « il n'y a plus l'homme et la femme » dit-il ; traduisez « il n'y a plus que des baptisés » ; vous êtes des fidèles du Christ, c'est cela seul qui compte. Voilà votre dignité : même s'il subsiste dans la société des différences de rôle entre hommes et femmes, même si dans l'Église les mêmes responsabilités ne vous sont pas confiées, au regard de la foi, vous êtes avant tout des baptisés. « Il n'y a plus ni esclave ni homme libre » : là encore, cela ne veut pas dire que Paul préconise la révolution ; mais quel que soit le rang social des uns et des autres, vous aurez pour tous la même considération car tous vous êtes des baptisés. Vous ne regarderez pas avec moins de respect et de déférence celui qui vous paraît moins haut placé sur l'échelle sociale : la recommandation vaut bien encore pour nous aujourd'hui !

Je reviens sur la première distinction que Paul invite les Galates à dépasser : « Il n'y a plus ni Juif ni païen » ; on connaît le problème qui a empoisonné les premières communautés chrétiennes : la querelle que les anciens juifs devenus chrétiens faisaient aux chrétiens non-juifs, c'est-à-dire des gens qui jusqu'ici étaient des païens, des non-circoncis ; il était facile de les culpabiliser : tant qu'ils ne se pliaient pas aux règles de la religion juive, ils ne faisaient pas partie du peuple élu.

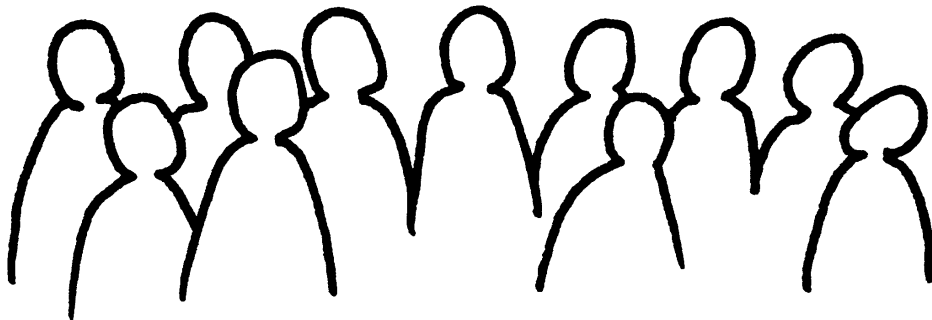
La question qui se cachait par derrière était en fin de compte : est-ce que la foi suffit ? Ou bien faut-il en plus pratiquer la loi juive, en particulier la circoncision ? Paul répond : Abraham non plus n'était pas encore circoncis (pas plus que les Galates) quand il a entendu les Promesses de Dieu ; et parce qu'il mit sa confiance en Dieu, il fut considéré comme juste : « Abraham eut foi dans le Seigneur et pour cela le Seigneur le considéra comme

juste. » (Gn 15, 6). Or l'une des promesses visait toutes les familles de la terre : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre. » (Gn 12, 3). Toutes les familles de la terre, dont vous, les Galates.

Mais Paul va encore plus loin : non seulement les Galates bénéficient de la bénédiction promise à toutes les familles de la terre, mais mieux encore, ils sont des descendants d'Abraham, ils deviennent membres du peuple de la promesse ; biologiquement, c'est impossible ; mais spirituellement ils le sont devenus par leur Baptême. Par le Baptême, les chrétiens sont intégrés à Jésus-Christ, et par lui, ils sont intégrés à la descendance d'Abraham : « Vous tous que le Baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ » : et il faut entendre le mot « unis » au sens très fort ; notre nom même de chrétiens, qui signifie « du Christ », dit bien que nous lui appartenons. Unis à lui, qui est le fils parfait du Père, nous sommes intégrés à la descendance d'Abraham, le croyant. « Si vous appartenez au Christ, c'est vous qui êtes la descendance d'Abraham, le croyant. »

Circoncis ou non, puisque nous sommes croyants, nous sommes donc les descendants d'Abraham, une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel, ou les grains de sable de la mer, comme Dieu le lui avait promis... nous sommes ses héritiers. Le Code de Droit canonique en tire les conséquences quand il affirme : « Entre tous les fidèles, du fait de leur régénération dans le Christ, il existe quant à la dignité et à l'activité, une véritable égalité... » (Canon 208).

Concrètement, quotidiennement, les inégalités et les divisions subsistent quand même parmi nous ; et toute notre vie est tiraillée entre notre destin, notre vocation de baptisés et la lourdeur des divisions qui ont bien l'air de nous coller à la peau. Mais si l'on prend Paul au sérieux, chaque fois que nous constatons que nous vivons encore sous un régime de discriminations entre nous, nous devrions nous dire que nos façons de faire sont périmées : parce que, depuis notre baptême, nous sommes tous unis au Christ, greffés sur le Christ : au fond, ici aussi, nous devrions nous dire « qu'il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni ».



Jésus vient de guérir ceux qui en avaient besoin et de multiplier le pain pour nourrir la foule. Et c'est juste à ce moment-là qu'il pose à ses disciples la question de confiance. « Qui suis-je ? » Et il la pose en deux temps ; la foule, d'abord, que pense-t-elle de moi ? Et vous, mes disciples ? Certainement il y a là une pédagogie de sa part : il veut faire faire à ses disciples le pas de la foi. Pour la foule, qui suis-je ? Et la réponse est celle de n'importe qui ; et pour vous ? Et là, il sollicite leur engagement personnel.

Commençons par les opinions de la foule : certains croient que Jésus n'est autre que Jean-Baptiste ressuscité, d'autres le prennent pour Elie, enfin d'autres pensent qu'il est un autre prophète ressuscité. Première remarque, l'idée de résurrection était répandue déjà

puisqu'on l'envisage pour Jean-Baptiste et pour des prophètes ; une fraction du peuple juif, au moins, était donc prête à entendre le message de Résurrection du matin de Pâques.

Deuxième remarque : cette question intervient après la multiplication des pains : Elie aussi avait opéré un miracle du pain, rappelez-vous l'histoire de la veuve de Sarepta... Or le prophète Malachie avait bien annoncé qu'Élie reviendrait : « Voici que je vais vous envoyer Elie, le prophète, avant que ne vienne le Jour du Seigneur... Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils, celui des fils vers leurs pères... » (Ml 3, 23). Prendre Jésus pour Elie revenu, pourquoi pas ? Mais, dans le récit de la Transfiguration qui suit tout de suite chez Luc notre texte d'aujourd'hui, Pierre, Jacques et Jean verront Elie auprès de Jésus transfiguré : cela les aidera à reconnaître que Jésus n'est pas le prophète Elie revenu sur terre.

Pour l'instant, c'est leur tour de risquer une réponse : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Le premier, Pierre prend la parole et dit « Le Messie de Dieu », c'est-à-dire celui qui a reçu l'onction, celui qui est habité par l'Esprit de Dieu et qui vient instaurer le Royaume de Dieu. Et d'ailleurs, pour Pierre la multiplication des pains en est la preuve : le Royaume de Dieu est déjà là.

Ce qui est quand même curieux, c'est que Jésus a posé cette question ; mais dès que Pierre donne la bonne réponse, il lui interdit de la répéter ! « Il leur défendit vivement de le répéter à personne... ». Et alors il s'explique ; son explication revient à dire : oui, tu as raison au moins sur un point, je suis bien le Messie... mais attention, le Messie n'est pas exactement comme vous croyez ! Et il annonce un Messie souffrant : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les Anciens, les chefs des prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite ». Plus tard, les chrétiens reliront les prophéties d'Isaïe (Is 53 sur le Serviteur souffrant) et de Zacharie (sur le mystérieux transpercé ; cf la première lecture de ce dimanche) qui, effectivement, annonçaient les souffrances du Messie ; mais au temps du Christ, bien peu pouvaient accepter cette éventualité. Le Messie était davantage attendu comme un chef de guerre triomphant qui libérerait le peuple juif de l'occupation romaine. Là encore, l'attitude de Jésus est donc pédagogique : d'une part, il veut inciter les disciples à s'engager dans la foi, à se démarquer des opinions de la foule, mais d'autre part, il veut leur ouvrir les yeux sur sa véritable mission : une mission de service et non de puissance ; et cette révélation-là, visiblement la foule n'est pas encore prête à la recevoir. Il ne faut donc pas lui dire trop vite qu'on a reconnu le Messie, la foule risquerait de s'emballer, si j'ose dire, de faire un contresens sur le mystère de Jésus.

Dans cette annonce de sa Passion, Jésus dit ce fameux « il faut »... il dira aussi plus tard aux disciples d'Emmaüs, après la Résurrection « Il fallait »... Ce n'est certainement pas une exigence que Dieu aurait posée comme s'il faisait des comptes de mérites ! ... C'est là que ce texte de Luc résonne étonnamment avec la lecture de Zacharie que nous lisons en première lecture : à propos de Zacharie, je vous disais : Il faudra que le Messie aille jusque-là... Alors seulement s'ouvriront les cœurs des hommes, lorsqu'ils « lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé ».

Enfin, Jésus avertit ceux qui le suivent qu'ils doivent, eux aussi, emprunter ce chemin de renoncement : « Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il prenne sa croix chaque jour » : cette expression vise les difficultés, les épreuves de la mission d'évangélisation. Logiquement, s'ils se conduisent comme le maître, les disciples ne seront pas mieux traités que lui ! Comme lui, ils devront accepter ce qu'on peut appeler la « logique du grain de blé

» (pour reprendre une image de Saint Jean) : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi, la sauvera ».

Vous l'avez remarqué, ces dernières phrases s'adressent en réalité à la foule et non plus seulement aux disciples ; l'invitation est donc très large : ne nous demandons pas d'où sort cette foule alors que dans les versets précédents, Jésus était seul avec ses disciples... Luc nous suggère ainsi qu'il n'y a pas d'autre condition préalable pour suivre Jésus : seulement être prêt à s'engager dans la mission d'annonce du Royaume sans jamais espérer de triomphe spectaculaire mais en acceptant l'enfouissement du grain de blé.

Complément

Apparemment, la foule s'interroge sur Jésus, mais les avis sont partagés : peut-être Jean-Baptiste, qu'Hérode Antipas (le fils d'Hérode le Grand) vient de faire exécuter, est-il ressuscité ? Quelques versets plus haut, Luc racontait qu'Hérode lui-même ne savait pas quoi penser à ce sujet : « Hérode le Tétrarque apprit tout ce qui se passait et il était perplexe, car certains disaient que Jean (le Baptiste) était ressuscité des morts, d'autres qu'Élie était apparu, d'autres qu'un prophète d'autrefois était ressuscité. Hérode dit : « Jean, je l'ai fait moi-même décapiter. Mais quel est celui-ci, dont j'entends dire de telles choses ? » (Lc 9, 7-9).

ÉVANGILE : Lc 9, 18-24

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

9

18 Un jour, Jésus pria à l'écart. Comme ses disciples étaient là, il les interrogea : « Pour la foule, qui suis-je ? »

19 Ils répondirent : « Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un prophète d'autrefois qui serait ressuscité. »

20 Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Pierre prit la parole et répondit : « Le Messie de Dieu. »

21 Et Jésus leur défendit vivement de le révéler à personne, en expliquant :

22 « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite. »

23 Il leur disait à tous : « Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive.

24 Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. »



L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Lc 9, 18-24

Tel est pris qui croyait prendre ! S'il espérait mettre Jésus dans l'embarras, le docteur de la Loi en a été pour ses frais et c'est lui, en définitive, qui a dû se trouver bien embarrassé. En posant à celui qui est l'Amour même la question : « Jusqu'où faut-il aimer ? », il s'est attiré une réponse bien exigeante ! Si l'on veut rester tranquille, en effet, il y a des questions à ne pas poser ! Surtout si ce sont des questions aussi importantes que la première posée par le docteur de la Loi : « Maître, que dois-je faire, pour avoir part à la vie éternelle ? » ou, plus compromettante encore, la question suivante : « Et qui donc est mon prochain ? » Devant de telles interrogations, Jésus ne peut que désirer conduire son interlocuteur jusqu'au plus intime du cœur de Dieu lui-même.

Ce cheminement, Jésus va le situer très exactement sur une route bien connue de ses auditeurs, les trente kilomètres qui séparent Jérusalem de Jérico, une route en plein désert, dont certains passages étaient à l'époque de véritables coupe-gorge. Ce récit d'attentat et cette histoire de secours au blessé étaient d'une vraisemblance criante. L'homme est donc tombé aux mains de brigands qui l'ont dépouillé et laissé pour mort. À son malheur physique et moral, s'ajoute pour lui une exclusion d'ordre religieux : touché par des « impurs », il a contracté lui aussi une impureté. C'est probablement l'une des raisons de l'indifférence apparente, voire de la répulsion qu'éprouvent à sa vision le prêtre et le lévite soucieux de préserver leur intégrité rituelle. Le Samaritain, bien sûr, ne va pas avoir de scrupules de ce genre.

La scène au bord de la route dit en images ce que Jésus manifeste souvent : en guérissant le jour du sabbat, par exemple, en se penchant sur des lépreux, en accueillant les pécheurs, et en citant plusieurs fois la parole du prophète Osée : « C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices ; et la connaissance de Dieu, je la préfère aux holocaustes. » (Os 6, 6). La connaissance de Dieu, parlons-en : quand Jésus avait posé la question : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ? », le docteur de la Loi avait récité avec enthousiasme : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui avait dit : « Tu as bien répondu. » Car la seule chose qui compte, on le savait déjà en Israël, c'est la fidélité à ce double amour. Saint Jean écrira plus tard : « Si quelqu'un dit J'aime Dieu et qu'il n'aime pas son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas. » (1 Jn 4, 20). Et encore : « Aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. » (1 Jn 4, 7).

Le fin mot de cette connaissance que nous révèle la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, c'est que Dieu est « miséricordieux » (littéralement en hébreu « ses entrailles vibrent ») ; or, nous dit le récit, quand le Samaritain vit l'homme blessé, « il fut saisi de pitié » (en grec « ému aux entrailles »). Ce n'est pas par hasard si Luc emploie la même expression pour dire l'émotion de Jésus, à la porte du village de Naïm, à la vue de la veuve conduisant son fils unique au cimetière (Lc 7). Luc emploiera encore les mêmes mots pour décrire l'émotion du Père au retour du fils prodigue (Lc 15).

Je reviens à la parabole : ce voyageur miséricordieux n'est pourtant aux yeux des Juifs qu'un Samaritain, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins recommandable. Car Samaritains et Juifs étaient normalement ennemis : les Juifs méprisaient les Samaritains qu'ils considéraient comme hérétiques et les Samaritains, de leur côté, ne pardonnaient pas aux Juifs d'avoir détruit leur sanctuaire sur le mont Garizim (en 129 av.J.C.). Le mépris, à vrai dire, était ancestral : au livre de Ben Sirac, on cite parmi les peuples considérés comme détestables les Samaritains, « le peuple stupide qui demeure à Sichem » (Si 50, 26). Et c'est cet homme méprisé qui est déclaré par Jésus plus proche de Dieu que les dignitaires et servants du Temple (le prêtre et le lévite passés à côté du blessé sans s'arrêter). Cette émotion « jusqu'aux entrailles » (tout le contraire de la dureté des cœurs de pierre dont parlait Ézéchiël), nous dit que le Samaritain, (ce mécréant aux yeux des Judéens) est capable d'être « l'image de Dieu » ! À son niveau personnel, on voit quelle attitude Jésus lui-même a choisie, lui qui dispense sans compter compassion et guérison.

Jésus propose donc ici un renversement de perspective : à la question « qui est mon prochain », il ne répond pas, comme on s'y attendrait, en traçant le cercle de ceux que nous devons considérer comme notre prochain. Car un cercle, aussi large soit-il pose une limite. Jésus refuse de donner une « définition » (dans « définition », il y a le mot latin « finis », limite), il en fait une affaire de cœur et non d'intellect. À ce propos, gare au vocabulaire ! À lui seul le mot « prochain » laisse entendre qu'il y a des « lointains ».

Alors, si on demande à Jésus « Qui donc est mon prochain ? », il nous répond : À toi de décider jusqu'où tu acceptes de te faire proche. Et si l'on se pose la question : Pourquoi le Samaritain nous est-il donné en exemple ? la réponse est toute simple : parce qu'il est capable d'être saisi de pitié. À nous aussi, Jésus dit : « Va, et toi aussi, fais de même. » Sous-entendu, ce n'est pas facultatif : « Fais ainsi et tu auras la vie » avait-il dit à son interlocuteur un peu avant ; Luc répète souvent cette exigence de cohérence entre parole et actes : c'est bien beau de parler comme un livre (c'est le cas du docteur de la Loi, ici), mais cela ne suffit pas : « Ma mère et mes frères, disait Jésus, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. » (Lc 8, 21). Et là, notre capacité d'inventer est sollicitée : si les dimensions du cercle de notre prochain dépendent de notre bon vouloir, si les considérations de catégories sociales et de convenances doivent céder le pas à la pitié (ce qui semble bien être la leçon de cette parabole), alors, il ne nous reste plus qu'à inventer l'amour sans frontières !

Complément

Si la question « Quel est le plus grand commandement ? » se retrouve dans les évangiles de Matthieu et de Marc, la parabole du Bon Samaritain, en revanche, est propre à Luc. On notera également que chez Luc, c'est le docteur de la Loi qui donne lui-même la réponse « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... et ton prochain comme toi-même. » Alors Jésus reprend : « Tu as bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie. »

Ce n'est pas par hasard si Luc emploie la même expression (*ému aux entrailles*) pour dire l'émotion de Jésus, à la porte du village de Naïm, à la vue de la veuve conduisant son fils

unique au cimetière (Lc 7). Luc emploiera encore les mêmes mots pour décrire l'émotion du Père au retour du fils prodigue (Lc 15).

Il est intéressant de noter que cette présentation éminemment sympathique d'un Samaritain (Luc 10) suit de très près dans l'évangile de Luc le refus d'un village samaritain de recevoir Jésus et ses disciples en route de la Galilée vers Jérusalem (Luc 9). Ce qui semble vouloir dire que Jésus se refuse catégoriquement à tout amalgame !